

Simone Veil, la combattante

Déportée en 1944 à Auschwitz-Birkenau, elle reste celle qui aura apporté aux femmes une loi libératrice qui en fera ensuite une responsable politique de tout premier plan

Issue d'une famille de notables profondément républicains où la laïcité avait un sens et où les enfants ne pratiquaient pas d'autres loisirs que le scoutisme, c'est son appartenance à la religion juive qui vaudra aux siens d'être inquiétés dès octobre 1940 et qui la verra arrêtée avec eux en avril 1944 avant qu'ils soient tous déportés dans les camps de la mort.



En préambule...

Simone Jacob a vu le jour à Nice le 13 juillet 1927. Cadette d'une famille de quatre enfants (trois filles et un garçon, Jean) issue de Bionville-sur-Nied, une localité lorraine, la famille s'y était installée quelques années plus tôt.

Nice, ce sera hélas aussi l'endroit où son père André, architecte de talent, se verra dans l'impossibilité d'exercer après l'adoption des premières mesures frappant les Juifs en octobre 1940. Distingué par l'obtention d'une reconnaissance en architecture, le Grand Prix de Rome, il n'avait pas cessé de multiplier les projets avant que survienne la crise de 1929. Les Jacob, déjà contraints de se séparer de leur appartement cosu de l'avenue Clémenceau pour vivre plus modestement dans le quartier nord de Nice, puis de se séparer au début des années trente de plusieurs des membres du cabinet d'architecte, supporteront mal cette mesure d'exclusion. L'ancien combattant de la guerre 1914-18 qu'était André Jacob ne comprendra d'ailleurs jamais pour quelle raison le maréchal Pétain, l'un de ceux qu'il vénérât jusque-là, avait pu prendre une telle décision et trahir tous les idéaux républicains en durcissant même le texte proposé par les nazis. La maman de Simone, Yvonne, une ancienne bachelière qui avait renoncé à une carrière prometteuse de chimiste quelques années plus tôt, recherchera des travaux d'appoint pour que la petite famille ne manque de rien. Souvent d'ailleurs contre l'avis de son époux André. Elle sera à l'origine de la décision de ses filles de poursuivre leurs études en

leur inculquant des idées fortes et le fait que diplômée, ses filles pourraient être davantage indépendante qu'elle ne l'a été avec leur père André.

Un contrôle opéré par la police allemande ...

D'abord placé sous le contrôle des Italiens et des fascistes de Mussolini, l'entrée des Allemands en zone libre dès la fin de l'année 1942 et la déroute du Duce à l'automne 1943 vont changer la face des choses et mettre un terme à la parenthèse italienne à Nice. Sur-tout que les Allemands, à la tête desquels se trouve un certain Aloïs Brunner, un redoutable nazi déjà à l'origine de la persécution de milliers de Juifs, sont décidés à se lancer dans une vigoureuse chasse aux Juifs au terme de rafles restées célèbres. Et aussi en utilisant un pistage habile et systématique. Simone, alertée dès ses premières années de lycéenne par le climat qui sévissait à Nice se souviendra longtemps dans quelles conditions elle avait découvert, gamine, ce que pouvait être l'antisémitisme. Dans la bouche même d'une camarade d'école qui lui avait déclaré sans émotion que sa mère mourrait et qu'elle brûlerait en enfer parce qu'elle était juive.

La famille Jacob avait d'autant plus peur qu'à la fin de l'année 1941, l'un des oncles de Simone, un ingénieur, avait été arrêté à Paris. André Jacob, méfiant lors de la déclaration de guerre de l'Italie à la France, n'avait pas exclu de quitter Nice pour aller s'installer à Toulouse avec sa petite famille. Sans doute avait-il craint que le comté de Nice longtemps rattaché à la Savoie ne subisse des prétentions italiennes. Ce qu'ils ne feront cependant pas. Convoquée par la directrice de son lycée en septembre – le Lycée Masséna –, Simone se verra exclue de l'établissement. Revenant plus tard sur cet incident, la directrice prétendra qu'elle avait pris cette décision de peur que les nazis ne viennent arrêter Simone dans le lycée qu'elle dirigeait, version qu'acceptera Simone, bonne pâte.

Les Jacob, longtemps opposés à un quelconque changement d'identité finiront par intégrer une filière leur permettant d'obtenir de faux papiers, d'échapper à ces rafles et de résister. Et c'est grâce à l'aide de ses professeuses de sciences naturelles et de français qui accepteront d'héberger ses parents qu'elle pourra finir de se préparer pour le Bac.

Celle qui est devenue Simone Jacquier ignore encore, passé son succès aux épreuves du Baccalauréat qu'elle n'apprendra que bien plus tard, qu'une épreuve terrible l'attend alors qu'elle est contrôlée par des policiers en civil à Nice même. Des policiers de la Gestapo parmi lesquels il est possible qu'il y ait eu un Russe blanc reconnaîtra-t-elle plus tard. Un soir de la fin mars 1944 où elle avait voulu se rendre chez quelques amis en possession d'une fausse carte d'identité avec son frère Jean et contre l'avis de ses parents, elle sera confondue à l'Hôtel Excelsior où les nazis parquaient les Juifs avant de les diriger sur Drancy. On a dit, mais sans que cela ait pu être vérifié, qu'une précédente arrestation opérée trois ans plus tôt à La Ciotat où avec ses sœurs, Simone avait été prise à entonner l'Internationale, aurait pesé dans le débat. Ne voulant pas reconnaître devant eux que ses papiers étaient faux, elle sera bien obligée d'admettre un peu plus tard devant plusieurs autres fausses cartes produites par les policiers, se nommer Simone Jacob et non Simone Jacquier.

D'abord relâché, l'un de ses camarades de classe interpellé avec elle, commettra l'imprudence sans s'en rendre compte de mener les sbires de Brunner jusqu'aux siens qui étaient hébergés par des amis de la famille. Par son intermédiaire, Simone avait voulu les faire prévenir sans se douter qu'il pourrait être suivi à distance par les fins limiers de la Gestapo. *« Mes parents se cachaient à un autre endroit que celui où j'avais trouvé à être hébergée, chez des gens assez bohèmes qui disposaient d'une grande carte placardée au mur où ils suivaient l'avancée des troupes de l'Armée rouge. Et je devais retrouver ma mère à laquelle j'avais donné un rendez-vous et auquel je ne me suis pas présentée. J'avais déjà peur d'être arrêtée au début de la guerre et de ce qui pouvait nous arriver. Au moment de cette arrestation, j'ai eu le sentiment d'être arrivée au bout du chemin et que tout était fini »* dira-t-elle long-

temps après, lorsqu'elle aura l'occasion de se remémorer ces tragiques heures niçoises fatales à sa famille.

Arrêté un peu plus tard, André Jacob sera déporté avec leur plus jeune fils Jean en Estonie et son épouse Yvonne à Auschwitz-Birkenau avec deux de ses filles : Milou et Simone. La troisième, Denise, rejoindra la Résistance avant, elle aussi, d'être déportée à Ravensbrück après avoir été torturée. Simone ne reverra jamais son père ni son frère.

Lors de leur acheminement en train vers Drancy, quelques jours plus tard, elle admettra qu'ils auraient pu s'échapper, si du moins ils avaient su ce qui les attendait. Convoyés de loin par des soldats de la Wehrmacht qui les avaient placés dans des compartiments sans surveillance rapprochée, ils ne craignaient qu'une chose, que la Gestapo ait pu infiltrer parmi eux des mouchards, compartiment par compartiment, afin de pouvoir repérer toute tentative et la réprimer. A Drancy, elle n'apprendra rien de plus sur ces transferts de Juifs vers l'est et personne ne savait exactement ce qu'il en était de ces ateliers de travail dont on parlait, et ceux qui savaient n'en parlaient pas. Pourtant, durant cette escale de quelques jours dans cette inhospitalière banlieue parisienne, Simone espérait encore éviter ce départ vers l'inconnu, d'autant qu'en avril 1944 on parlait de plus en plus d'un possible débarquement des Alliés sur le territoire français.

Auschwitz-Birkenau, début d'un cauchemar interminable

Pour éviter d'être séparée de sa mère Yvonne et de Milou lors d'une sélection méthodique opérée à l'arrivée du camp, et sur les recommandations d'un autre prisonnier, Simone avouera aux nazis, sans trembler, avoir dix-huit ans au lieu de seize, échappant ainsi



à la chambre à gaz, un premier signe du destin. Ce n'est que quelques jours après son arrivée en voyant des nuages de fumée s'élever dans le ciel, qu'elle comprendra qu'elle avait échappé aux fours crématoires.

Le tatouage d'un numéro sur nos bras a été, dira-t-elle, la première des humiliations subies et je ne suis pas près d'oublier le mien : 78651 que je n'effacerai même pas lorsque je reviendrai par la suite à une existence normale. Avant, autre humiliation, que certaines femmes soient tondues et débarrassées de leur chevelure, sans que l'on en comprenne les raisons. On nous affublait de vieux vêtements et de chaussures dépareillées dans lesquelles nous étions très mal. Nous étions parquées dans des bara-

ques et nous dormions sur des planches dans des sortes de lits à deux étages qui n'étaient en rien des couchettes mais plutôt des cages. *« On voulait faire de nous des gens qui n'avaient plus aucune capacité humaine en nous forçant par exemple à rester nues les unes à côté des autres sur des gradins en plein air, souvent par grand froid car à la mi avril, il ne faisait pas chaud. Nous y subissions des gifles et des coups donnés à l'aide de matraques en caoutchouc. On se sentait devenir des déchets humains ! Toute cette organisation était d'une efficacité redoutable et cela reste quelque chose de très particulier, une usine à déshumaniser. »*

Les souvenirs les plus pénibles qu'elle conserve de ces premières journées, ce sera lors de l'arrivée à Birkenau de cinq-cents-mille juifs hongrois. À cause des fours, le ciel était toujours sombre, l'odeur de mort épouvantable ! Simone se souvient des tout premiers travaux qu'elle a eu à effectuer, des travaux souvent absurdes et inutiles de transport de pierres et de terrassement. C'est grâce à une déportée polonaise devenue une kapo en chef du nom de Stenia, probablement une ancienne prostituée assez perverse, que Simone parviendra ensuite à se faire affecter à d'autres travaux à Bobrek, que les seuls transports de pierre, puis dans les cuisines de Siemens. Parce que de l'avis de cette dernière, elle était trop belle pour mourir !

L'arrivée de l'Armée rouge en Silésie contraindra les nazis à transférer sous une température glaciale de -25° la plupart des survivants d'Auschwitz vers le camp de Bergen-Belsen près de Hambourg après une longue marche de plusieurs dizaines de kilomètres entre Bobrek et Gleiwitz qui verra certains des prisonniers déportés décéder d'épuisement et de malnutrition. Quand on ne les tuait pas parce qu'ils ralentissaient la progression de la colonne. La maman de Simone, Yvonne Jacob avec laquelle elle avait une relation fusionnelle et qu'elle aimait plus que tout au monde, ne verra pas les Alliés libérer leur camp puisqu'elle décèdera du typhus en mars 1945, un mois plus tôt. Elle-même souffrira d'un début de typhus et leurs libérateurs seront contraints d'incendier leur lieu de détention pour éviter la propagation de l'épidémie.

C'est dans le regard des Anglais venus les libérer de son dernier enfer de Bergen-Belsen qu'elle comprendra ce qu'elle était devenue. Elle reconnaîtra qu'ils étaient tous devenus des animaux, qu'elle ne savait plus ce que c'était de dormir et qu'elle ne mangeait plus, se contentant sur la fin d'un peu de lait. J'avais le sentiment, précisera-t-elle, que mon cerveau avait cessé de fonctionner et elle devra même réapprendre à lire à son retour à la normalité. Au cours des dernières journées, elle n'aura d'ailleurs plus la force de travailler et aura donc droit aux brutalités dispensées à ceux que l'on considérait comme des réfractaires.

Une rencontre qui la sauvera...

Après avoir retrouvé son autre sœur aînée Denise qui avait été déportée à Ravensbrück à la suite de faits de résistance et qu'elle avait longtemps cru morte, Simone apprendra que son frère et son père avaient été déportés en Estonie et qu'ils ne reviendraient jamais. Effarée d'être encore en vie au terme d'un tel cauchemar, il lui faudra plusieurs années avant de parvenir à reparler de son frère Jean, son aîné disparu de deux ans. Hébergée chez de la famille à Paris, elle ne pourra dormir pendant plusieurs mois dans un lit habitué qu'elle avait été à se recroqueviller sur des planches de bois. Son salut viendra lorsqu'elle apprendra qu'elle avait été reçue aux épreuves du Baccalauréat avant son arrestation à Nice et qu'elle était donc en



mesure de reprendre ses études, se conformant ainsi aux recommandations de sa regrettée mère Yvonne. Elle intégrera donc les bancs de Sciences-Po dès l'automne 1945.

Refusant jusque-là les invitations et prostrée dans une sorte de recueillement, elle acceptera cependant de partir avec un groupe de quelques camarades de classe à la montagne l'hiver suivant. La montagne, ce sera aussi cette rencontre à la Chandeleur 1946 avec l'un de ses condisciple de Sciences-Po, Antoine Veil, futur énarque et Inspecteur des Finances. Un homme qu'elle épousera en octobre suivant. Par mémoire pour son frère disparu, elle s'était entendue avec sa sœur Milou pour que le premier de leurs enfants porte le nom de Jean. Ce sera Simone qui le mettra au monde en novembre 1947.

Appelée à s'installer en Allemagne à Wiesbaden au début des années cinquante où son époux venait d'être nommé au Consulat de France, Simone affectée par son adolescence préférera taire au cours de ses premières années d'adulte ce qu'elle venait de vivre. Choissant de se tourner vers une activité intense une fois ses trois fils venus au monde et après avoir tout mis en œuvre pour que son époux Antoine réussisse, sa vie basculera une fois encore dans l'horreur. Sa sœur Milou trouvera en effet la mort en 1952 avec les siens dans un accident de voiture près de Melun et son fils mourra dans les bras de Simone quelques jours plus tard. C'est une fois de plus la vie qui se chargera de lui redonner un peu d'espoir en une existence pour le moins difficile avec la naissance chez les Veil d'un troisième garçon, Claude-Nicolas. En 1954.

Estimant avoir rempli sa part au sein du couple qu'elle formait avec Antoine, et au risque que son intention soit mal perçue, elle décidera deux ans plus tard de travailler en devenant avocate. Après avoir passé une sorte de compromis avec son époux qui se voyait mal côtoyer une épouse chargée de la défense de délinquants, Simone choisira finalement de s'orienter vers la magistrature.

Licenciée en Droit, diplômée de l'École des Hautes Études Politiques de Paris, elle sera ensuite diplômée de l'École de la Magistrature et intégrera en 1956 les Affaires Judiciaires à la Pénitencière. Cela en dépit de nombreuses oppositions car on y estimait qu'une femme en charge de trois jeunes enfants n'avait pas à travailler et qu'un tel poste n'était pas fait pour elle. L'ancienne prisonnière du camp d'Auschwitz-Birkenau, qui n'avait pas oublié ses difficiles conditions de détention, aura à cœur de se battre pour que les femmes détenues obtiennent de bien meilleures conditions de détention. Parce qu'elle ne supportait pas que l'on puisse humilier un être humain. Quel qu'il soit.

Lors de la guerre d'Algérie, sa relation privilégiée avec une ancienne camarade du Lycée Masséna de Nice, l'avocate Nicole Dreyfus, l'amènera à se pencher sur le sort des détenus du FLN algérien pour améliorer leurs conditions de détention dans les prisons françaises.



Une responsable de tout premier plan

Devenue conseillère du nouveau Ministre de la Justice René Pleven en 1969, remarquée par le Président Pompidou, celui-ci la nommera Secrétaire générale du Conseil de la Magistrature en 1970. Parce qu'il était désireux de nommer à des postes de responsabilité un certain nombre de têtes nouvelles.

Alors qu'elle se serait bien vue devenir directrice de l'Administration Pénitentiaire au Ministère de la Justice, elle sera appelée à prendre en charge le Ministère de la Santé et des Affaires sociales à l'été 1974 dans le premier gouvernement Chirac, seule femme à siéger au Conseil des Ministres avec Françoise Giroud. Une nomination qui la surprendra et

qu'elle ne se voyait pas prolonger durablement. Pourtant, malgré ce qui les opposait, notamment à propos des attentats ayant visé une synagogue rue Copernic à Paris, elle y restera même dans celui de Raymond Barre après 1976, en dépit aussi de la volonté de ceux avec lesquels elle travaillait et qui ne lui avaient pas pardonné d'avoir fait adopter une loi sur l'avortement en novembre 1974. « *Les femmes en politique, ça ne devrait pas donner lieu à des rires ou des plaisanteries !* » dira-t-elle un jour désabusée de n'avoir pu compter que sur une majorité restreinte lors du vote de son projet de loi sur l'avortement et des pressions qu'elle subira. Notamment quand des parlementaires, sans savoir encore ce qu'elle avait enduré trente ans plus tôt, lui reprocheront de vouloir tuer des innocents et qu'ils feront un certain nombre de rapprochements avec ce qui s'était passé à Auschwitz.

C'est en 1976 que Simone Veil acceptera de dire devant les médias quelles avaient été les épreuves qu'elle avait endurées pendant la guerre. Elle racontera comment elle avait été habituée à vivre durant quelques mois avec cette odeur de mort, provenant de ceux que les nazis brûlaient dans leurs fours crématoires.

Pour la première fois, l'homme de l'année sera... une femme. En tête de tous les sondages de popularité, et tête de liste UDF en 1979, ses positions sur l'Europe lui vaudront d'affronter sur un célèbre plateau de télévision l'ancien Premier Ministre Jacques Chirac devenu l'un de ses détracteurs et qu'elle avait refusé de suivre à l'UDR, avant de vivre une campagne houleuse pendant laquelle elle s'opposera à des militants d'extrême-droite en leur reprochant d'être : « *des SS avec des petits pieds* » Un nouveau succès. élue députée européen, elle sera ensuite élue par ses pairs à la fin de la même année Présidente du Premier Parlement Européen et quittera donc ses fonctions de ministre. La profanation du cimetière juif de Carpentras en mai 1990 la verra cependant se manifester à nouveau en tête d'un cortège de désapprobation.

Dégagée de ses obligations au Parlement européen, elle participera une fois encore à un gouvernement, celui de la cohabitation d'Edouard Balladur en qualité cette fois de ministre d'Etat qui la verra siéger à la droite du Président Mitterrand à partir de 1993.





Elle cessera cependant toutes ses activités politiques en 1995 après l'élection de Jacques Chirac comme Président de la République, soucieuse de devenir plutôt un témoin beaucoup plus attentive et proche des réalités quotidiennes.

Une autre épreuve surviendra en 2002, puisque Simone et Antoine Veil auront l'affreuse douleur de perdre l'un de leurs trois fils, Claude-Nicolas, emporté à 54 ans par une crise cardiaque. Sur le cercueil de son enfant, Simone Veil prononcera ces mots terribles : *« J'ai commencé ma vie dans l'horreur, je la termine dans le désespoir »*.

Grand-croix de la Légion d'honneur, Chevalier de l'ordre national du Mérite, Officier de l'ordre de l'Empire britannique (O.B.E.), Simone Veil sera nommée première Présidente pour la mémoire de la SHOAH en 2000, une présidence qui la verra se rendre en pèlerinage à Auschwitz-Birkenau avec les siens pour honorer tous ceux qui n'en n'étaient pas revenu.

Enfin la consécration de tout un pays redevable...

Il est inutile de dire combien sa disparition a pu émouvoir les Français le 30 juin 2017 et combien de femmes se sont associées à cette responsable politique d'origine juive rescapée des camps de la mort, qui avait toujours su rester discrète et au dehors des luttes partisans et qui avait fait de l'Europe l'un de ses derniers combats. Il faudra d'ailleurs un film diffusé au lendemain de sa disparition sur France-Télévision pour que l'on en sache un peu plus sur cette responsable hors du commun.

Comme le dira lors de ses obsèques l'un de ses fils : *« elle était un peu devenue la seconde mère de beaucoup de Français »*.

Le transfert au Panthéon de ses cendres le dimanche 1er Juillet 2018, un peu plus d'un an après sa disparition, témoigne d'une volonté des Pouvoirs Publics de vouloir saluer la mémoire d'une femme qui aura beaucoup fait pour que les droits des femmes soient davantage pris en compte. La Shoah, la loi sur l'IVG et son mandat de présidente du Parlement européen sont trois moments clés de la vie et de la carrière de Simone Veil, qui est donc entrée ce dimanche au Panthéon en compagnie de son mari, Antoine décédé en 2013. C'est la cinquième femme à y être admise. Figure emblématique du combat des femmes, elle aura occupé au sein de l'administration comme en politique des postes qui leur étaient jusque-là inaccessibles : première femme secrétaire du Conseil supérieur de la

Magistrature (CSM), première femme à siéger au conseil d'administration de l'ORTF (1972), première femme présidente du premier Parlement européen élu au suffrage universel (1979), première femme ministre d'État (1993). Membre du Conseil constitutionnel de 1998 à 2007, elle a également été en mars 2010 la sixième femme à être élue à l'Académie française et à entrer sous la Coupole, occupant à la suite de Paul Claudel, Pierre Loti et Pierre Messmer le fauteuil numéro 13, qui fut aussi celui de Jean Racine.

Pour Pierre-François et Jean, les deux fils de Simone et Antoine Veil, fiers à la veille de l'entrée au Panthéon de leurs parents ce dimanche 1er juillet à Paris, ceux-ci ne leur appartiendront plus mais ils s'en consolent devant l'honneur qui est fait aux leurs. Leur mère avait été déportée à



Auschwitz-Birkenau le 13 avril 1944 à 16 ans avec 1 500 autres juifs dont les noms seront égrenés vendredi et samedi. *« C'est un moment de réconciliation finale et définitive de notre mémoire nationale »*, juge Pierre François Veil qui ajoutera à propos du traitement médiatique apporté à cette opération que : *« Les journalistes se sont mis à trouver maman exceptionnelle après 1974 lors de sa loi sur le droit à l'avortement. Alors que nous avons toujours su qu'elle l'était »*.